

« Écrire Paris, ses vies minuscules »
Atelier d'écriture animé par Ingrid Thobois
à la Maison de la Poésie les 24 septembre, 8 et 14 octobre 2016

J'écris Paris mais surtout toi. Toi à Paris plus que toi dans Paris, d'ailleurs.
 Et puis ma vie minuscule dans tes vies minuscules, aussi.
 Nos grandes majuscules, aussi aussi.
 Grammes d'anagamme.

Ça commence donc ainsi : nos îles dans la Cité.
 Mon architecte premier, toujours le même, celui-ci et là que je me suis amusée à nommer « le presque hasard ». J'appelle et j'épelle - l'être présent en mémoire.
 Pour seuls repères, ses lignes de crête en flottaison. Ligne de cœur, cardiorthographe ; sinusoïdal-e. De la faille faillible.

Ce qui est nouveau, c'est de vivre avec autant de sirènes entre les dérives. Celles de la Seine et du macadam. De jour comme de soir comme de nuit. Au zénith des grands 8 d'octobre, aux 12 retentissements d'un mercredi midi. Bleu de toutes les couleurs. Bleu-e-s.
 Et puis. Le tracé des réverbères, telle la vertèbre des lanternes aux souliers de nos sentiers.
 Couvrir liberté sur le feu couvre feu. Presqu'île de résistances.

Et puis, et puis. Les découpes du ciel des paris à l'épuisette, à la cime de ces toits coquilles. Toit de nuages, canopée sous plein clair de lune, berceau. Sa spirale à nos horizons.
 Toi au flottant. Toi ouvrant.
 La peau de ce tambour battant pour revêtement, le tempo pluriel de notre temporalité. « Tempi ». Ses tempéraments agités.

Et puis épuise et puis. Enfin peut commencer. Avec et sans.
 L'architecte premier. Il nous fait passer le premier pont. Je découvre au milieu du bruit, des trafics, ton être aux pavés.
 Plus loin, un autre entre-pont sera. Levier de l'entre-de nous sur le fiel fil entre-tenus ; « entre » tenu.
 Cohé)va(sion

équilibristes entre les rives

-

funambules des ocre passerelles, à l'un des éclats de bleu soleil

Jusqu'à.
 Dépaver le pays du soleil élevant qui t'avait surnommé « Tashu ». Tu m'as dit que cela signifiait « Grand arbre ».

Pousse-pousses - Soupape à mes souliers -- Cloche-pied sur la gamme de notre diagramme
 Liane dans la jungle

Ligne-s de mire. Ta colonne vertébrale pour me guider.

Je m'accroche aux différentes branches de ton histoire, de son génée-illoquique. Et aux ramifications de ce Paris où tu n'avais jamais vraiment vécu. « Jamais vraiment » depuis chez moi devenu toi + nous. « Jamais vraiment », puisque comprenant l'ensemble de tes racines, inconnues de moi, raconté de toi.

Sonar.

« Jamais vraiment » grandit. Fluide s'agrandit.

S'égraine la démesure de notre avancée
à quelques grains de pavé
À quelques brins de pavot

En roues pointillées, mon pédalier à toutes vitesses vers les autres arrondissements de toi.
Je suis parvenue au quai des lignes de tes mains, à la diluvienne veine : des bouquinistes ; du « danseux » que tu comportes, que tu transportes ; de la grande histoire de tes histoires ; des origines à perte de périmètre - deltas que nous inventons à chaque tour de nouveau cycle.

Plus loin. Plus loins. Géographie d'entre nous.

Une trace demi-pointe. Les rayons salés des mèches de tes cheveux à l'effluve de la Seine. Tour de bassins, des petits voiliers sur le reflet d'eau ; tonnelle. Son grand bassin, un abri côtier.

Ton écume sur mes lèvres, referme une boucle. Péniche à l'écluse.

J'avance les pas fermés. Deux palets soyeux à la jetée de ton regard.

Tu dis quelqu'un de notre rapport et de mon histoire à Paris. Ça va sans dire. Aux silences de toi aujourd'hui. Au lunaire tintement du disque de notre horlogerie.

C'est une fin d'été. C'est la fin d'été. De l'été qui s'attèle à l'atelier ; ses rougeoyantes gorges.

Alors. Déposer le jeu de cartes à tisser ; déplier son magma ; déplier son arc-cordéon. Se déposer à ses intimités.

Bientôt, le glissement des feuilles à l'appât de nos quatre saisons, au pas de leur non-saison. L'empreinte de nos déambulations sur les mains dans la main. Le clignotement de l'automne à la place de cette guirlande, de ce qu'on a appelé « notre arbre de lumière » sur le parvis des gargouilles.

~

Paris pluriel. Aux minuscules de la majuscule. Points de redépart.

« À présent » revenu.

À présents. À sa paroi, le détachement de notre silhouette qui se souvient. Le jeu de cascades à la circonférence de notre non-rencontre. L'architecte premier au presque hasard. Toujours.

Émail. De l'entaille du gouffre, encore.

De ses galeries sous-terraines.

Je refais surface à sa surface. Aux surfaces de sa surface. C'est comme un surgissement. Comme je me suis toujours demandée depuis combien de temps la rencontre de deux instants s'attendaient. Combien d'inconnus à cette irrésolution. D'un geste un peu plus avant, un peu moins au près. Du précipice d'une expression. D'une ligne de fuite retenue. Du croisement de nos trajectoires à un instant donné. D'un échange non su, parfois.

Déroute des à-côtés creuse les faussés

Contrepoids tout contre plume

Balance d'ambivalence - Équi-valence

Ce soir-là, à quelques mètres de moi qui se rapproche de nous sans le savoir, justement, son sourire qui me regarde du plein milieu de la rue.

Le vertige de mon suspens qui fractionne les secondes de ma mémoire effacée. Pour un temps.

Muet

~

« Ce soir-là à quelques mètres de moi » est devenu « revenu ». Lui aussi. À son tour.

À travers lui et son « de part et d'autre » du plein milieu de la rue, sans ligne blanche, il y a toi, il y a moi.

À travers lui, tirect, c'est « nous » dévalés qui m'attend à quelques instants d'après. C'est à la place contrescarpée de tout ce qui réunit un être sans le savoir. De prisme abord.

Chassé-croisé. Lien, liant du temps délié. Survivance du présent.

Interférence. Jaillissement.

Brancher la prise Terre à l'éther. Comme un miroir sans tain dont je ne connais pas l'indice. Je fais jouer les façades.

À chaque passage, une autre facette. Art de rue. Art de vues. Son écran qui me projette et nous proéjecte.

Avec et par-delà.

Toi, « il et son sourire » + « moi qui, sans le savoir » me font gravir les échelons de soubassements. À l'échelle de la France en minuscule. À l'échelle de mon ubiquité, ambiguïté majuscule.

Nous sommes parvenus au jardin de Viven. À ma déperle de vue, l'ascensionnel amant Ossau.

Ce soir-là devenu autre, fait jour : nous, patio d'atemporaile.

~

Revenir au devenir, donc. Puisqu'enfin peut recommencer. Puisque descendre du nord au sud, c'est nous retraverser en passant par lui, cette somme de « qui, sans le savoir... » De « qui » ne sait pas.

C'est l'architecte premier qui œuvre. Qui ouvre et qui fait œuvre.

C'est le presque hasard à l'encontre et à la rencontre - de.

Je pense à ici + là qui ne peut qu'être « ailleurs ». À ces presqu'îles qui font pont et ponton entre nos êtres. À leurs différentes stations. Aux méandres de leur ramification.

Ridules. Veinules.

Aux différents sens des termes, des voies sur berges à la dérive

C'est comme ces points, îlots de couleur qui dessinent les lignes du métro, celles de nos météos, nos transports de vaisseaux : arrêt et redéparts de mon galet sur la marelle de la grand'toile. Nous ne décidons jamais que d'une partie des ricochets.

À l'abscisse des abysses, mon coordonné par fraction et par effraction.

À l'entaille du gouffre de ma mémoire, réminiscence évanaissante.

Maculé de. Majuscules. Minuscules.

Repêche le fil à la ligne. Ellipse à la boucle. Suspension.

De cette reconnaissance qui chuchote entre les êtres, qui parle et se tait pour eux.

~

« Il faut que les événements aient lieu une deuxième fois. »

C'est écrit. On nous l'a dit.

Virage à combien de degrés, de ce plein milieu de la rue ?
 De combien le, te, me, nous malmener pour parvenir jusqu'à ?
 Au presque hasard, l'architecte premier nous regarde dans ce que, sans tout à fait le savoir, j'ai créé : un kaléidoscope de minuscules enchâssées au souffle premier de l'histoire. Plaque détournante. À force de fontes. Sans feinte.

Je souris de cette rétro-vision ; rétro-expectative ; rétro-mobile. D'avoir cru n'avoir aucun fil de mires alors que « moi qui me rapprochais de nous sans le savoir... », justement, tendait déjà vers « lui » qui m'avait choisie du plein milieu de la rue.

Lui, dont le sourire avait déjà choisi de nous intercepter *via* cette part de toi et de moi ; de toi en moi.

Terre-plein fait terre pleine
 Mottes et miettes que nous sommes

Du plein milieu de la roue. Aux pleins milieux de nous. Nous.
 C'est donc bien un peu de nous quatre ramenés qui fait sens.
 Nous. Le presque hasard, toi, lui et moi.
 Nous. Qui formons un ensemble de membres fracturés, désassemblés.
 Nous. Pilier dévertébré. Boule de Sisyphe en sphère inversée.
 L'échappée qui se fait belle de toutes lois, à toutes lois.
 De la pesanteur. De la gravité. De nos forces qui s'efforcent.
 Décontrer. Pas à peurs. Pas à peu. Pas à plus.

J'ai renversé la bulle de neige toute secouée.
 Hélice à la marge. Hélice au grand large. Suspensions en expansion.

J'écris Paris mais surtout nous.
 Nous aux minuscules de nous-mêmes plus que nous dans Paris, d'ailleurs.
 Vers l'infiniment minuscule de soi en soi.
 Petite-s lumière-s aux quatre pôles de l'un des mondes. Peut être.

C.L. De-Saër

Écrire Paris : ses vies minuscules

Comment m'en souvenir puisque je n'étais pas là, pas encore née ? Ma mère marchait déjà dans Paris, un Paris que je n'ai pas connu. C'était il y a longtemps, aussi loin que ces photos jaunies. Comme si j'avais été là. Ma mère dans Paris, sa ville, ses secrets, ses rêves. Le Lutétia était son mirage. À la libération, les déportés y étaient regroupés furtivement.

Donc, elle a été enfant dans ma ville, pas dans mon quartier. Son quartier n'existe plus, plus du tout, complètement rasé. Il ne reste que ce qu'elle en a raconté ou de vagues souvenirs d'enfance. Je crois qu'elle craignait sa mère. Elle connaissait mieux les quais que l'appartement familial. À cet endroit se dressent maintenant les quatre tours de la grande Bibliothèque en bord de Seine mais les tas de sables pour les péniches sur lesquels nous jouions, enfants, je ne les ai pas retrouvés, ni le bougnat où ma mère allait chercher des ligots de bois. Elle est devenue femme, c'était l'exode.

Je suis née à la Libération, onze mois après ma sœur. Je n'ai aucun souvenir de ma toute petite enfance. Un jour, j'ai eu six ans. Ma mère cuisinait. J'aimais quand elle cuisinait. Je m'accoudais à la fenêtre de la cuisine et je regardais le cimetière tout proche, les arbres, les oiseaux, les maisons en face, les chats en bas sur le toit de la cour. Ma mère nous racontait l'histoire de sa vie et nous l'écoutions, bouche bée. Sur le rebord de la fenêtre j'avais posé mon plant de haricot rapporté de l'école comme une merveille. La première nuit, le chat l'a dévoré. Ma mère riait, nous chantait "les roses blanches" de Berthe Sylva et les chansons de Piaf pendant qu'on essuyait la vaisselle. Elle voyageait dans ses rêves.

Moi, mes rêves, je les avais écrits dans un cahier secret. Un jour, elle l'a trouvé, l'a lu, l'a déchiré. Je ne sais même plus ce que j'avais écrit. Peut-être le désir d'être née ailleurs, d'avoir d'autres parents.

C'était le Paris des années 60.

On jouait dans la rue, le soir, après l'école - les logements étaient petits. On ne craignait rien, les parents non plus. C'était comme un village, une petite rue paisible au pied de la butte Montmartre. On se connaissait, les gosses. On connaissait les voisins et quelques commerces. Mon préféré était l'échoppe des repasseuses où je me glissais souvent. Grande table recouverte d'une toile. Fers chauffants sur un poêle. Linge soigneusement plié sur des étagères. Elles avaient repassé nos robes de communiantes, prêtées par la paroisse. On se sentait des princesses avec ces voiles légers d'organdi blanc. Dieu dans tout ça était absent. C'était un rite familial marquant la fin de l'enfance. Comme les règles un peu plus tard. Souvenir écœurant des serviettes en coton tachées de sang qu'il fallait laisser tremper toute la nuit dans un seau avant de les laver. Intimité sanguinolente. Les garçons avaient de la chance. Les frères savaient. À l'époque je croyais qu'on faisait les bébés en s'embrassant sur la bouche.

Puis je suis partie loin de Paris, quelques années, en Internat, en externat. Je détestais cette petite ville de Province. Paris vivait sans moi Elle vivait à Paris. Ils vivaient à Paris. J'étais exilée en Normandie. Il y avait un

écran entre elle et nous, entre elle et moi, une vie qu'elle aurait pu vivre et qu'elle n'a pas vécue. On était un empêchement. On la lestait, la retenait.

Deux internats : celui de son enfance où sa mère l'avait cassée, celui où j'ai passé trois années. Je crois qu'on avait besoin de distance entre nous. Quand je suis devenue mère, nous nous sommes rapprochées. Elle était là, présente, partageant mes joies et mes soucis.

Soudain Paris me revient, un Paris familier, sillonné pendant l'enfance et bien après. L'avenue Junot, si calme, les ateliers d'artistes, les rues secrètes de la Butte où je croise les fantômes des grisettes, des malfrats qui se moquaient des bourgeois. Puis la rue Caulaincourt qui passe au-dessus du cimetière Montmartre. Le chagrin se tapit, surgit, implacable.

Maintenant, elle est dans ce cimetière. Elle l'avait choisi. Elle l'aimait. C'est doux de descendre l'allée feuillue, de prendre de l'eau à la fontaine, d'aller arroser les fleurs. Un ange provisoire traverse ce récit et vient en briser les cercles répétitifs. Il reste le vide des mots de cette langue d'enfance que j'ai oubliée et que je frôle parfois comme dans un songe. Plus j'écris, plus la parole s'estompe. Je crois qu'elle ne laissera aucune trace et ce sera bien ainsi... Se glisser dans le rien pour y trouver le passé éboulé. Les mots m'éloignent du réel et me font entrer de l'autre côté du temps immobile.

Les voyageurs arrivent, descendent, bougent et moi de même. Cette jeune femme face à moi, écouteurs vissés sur les oreilles, est très belle, appuyée à la vitre dans un abandon gracieux. Endormie ? Son visage est tellement paisible... Un concerto de piano ? Elle l'écoute, peut-être les pensées accrochées ailleurs... ailleurs sur un visage aimé, avec cet abandon qui pèse sur le corps après une nuit d'amour. Indolence et bonheur. Elle ferme les yeux et rejoint ces heures lentes. A-t-elle senti un frôlement quand je me suis glissée puis assise en face d'elle, reconnue à mon parfum une présence féminine ? Elle perçoit peut-être le crissement de ma plume sur mon carnet, sent mon regard comme un bourdonnement un vol d'abeille. Un frémissement de cils. M'a-t-elle entrevue ? Cheveux, visage, lobe de l'oreille, buste, sac... Son corps, l'imagine-t-elle ? S'est-elle déjà dessinée ? Elle se regarde dans un miroir puisqu'elle est maquillée. Un trait de khôl ourle les paupières qu'elle a ombrées de mauve, une touche de rose brillant sur les lèvres juste pour redessiner ce qui a été embrouillé par le sommeil et les baisers. Au creux du cou, à la naissance de l'épaule, quelques gouttes d'un parfum aux fragrances végétales, mousse et eau bondissante, vient me chatouiller les narines. Que cache sa veste souple qui l'enclot dans son intimité ? Un pull soyeux enfilé à la va-vite ? Une lingerie légère à peine glissée sur ses courbes rondes – facile à dégrafer pour l'être qui l'a accueillie, lumières éteintes ou tamisées ? Innocence de cet abandon, poids docile de tendresse, sensualité apaisée. Ma station est annoncée. *Je peux voir ?* Je lui donne le dessin. Je descends de la rame.

Chercher la correspondance. Que d'escaliers que de couloirs. Que ce serait-il passé si elle avait rencontré ma mère ? Où auraient-elles pu se rencontrer ? Ce jardin, peut-être. Là où ma mère aimait aller en solitaire les derniers mois, toujours sur le même banc, près du kiosque. Elle n'attendrait personne et aurait

volontairement posé sur le banc son cabas, son livre afin de dissuader un bavard éventuel de s'installer près d'elle. Ce jardin est souvent envahi par les vieux de la maison de retraite proche. Ils s'ennuient et cherchent toujours à parler ? Elle, défend jalousement ce moment de solitude bienfaisante pour réfléchir. Quelqu'un s'approche avec l'intention de s'asseoir sur « son » banc. Elle tourne la tête et feint de regarder des gosses qui jouent, là-bas. Pour une fois, ce n'est pas un vieux mais une jeune femme souriante, écouteurs vissés sur les oreilles. *Je peux m'asseoir ?* Et polie avec ça. Elle ne va pas lui dire non. Elle se plonge – enfin, fait semblant – dans la lecture de son journal pour construire un mur de silence entre elle et la promeneuse. Mais la curiosité l'emporte. Elle esquisse une platitude sur le temps clément en cette matinée d'automne. La jeune femme soulève un écouteur. *Pardon ?* Ma mère reprend : *Agréable cette matinée d'automne ! - Oui, absolument,* répond la visiteuse qui, aussitôt, repositionne l'écouteur sur son oreille.

Il faut que les événements aient lieu une deuxième fois.

J'écoute les dernières informations. Les massacres à Alep s'aggravent. Toutes ces armes. On les invente, les fabrique, les vend à prix d'or à ceux qui les utilisent pour tuer, massacrer. Attentats, colis piégés. Actualité clivante. Tout craque. Qu'est-ce que je fais de mes peurs ?

Mal dormi cette nuit. Maquillage vite fait pour atténuer les cernes.

Une femme s'est assise en face de moi. Elle me regarde. Sort un carnet de son sac. Écrit. Non, elle dessine. Elle me dessine. Je feins de dormir. Je sens son regard attentif se poser sur moi, me détailler. Étrange impression...

Les voyageurs montent, se serrent, se bousculent, s'apostrophent.

Mon père aussi travaillait dans le métro, à la station Abbesses, au pied de la Butte. La Butte de mon enfance. Mon Paris, mes jardins, mes rues. Tiens, elle range son carnet. J'aimerais bien voir ce croquis. J'ose : *Je peux voir ?* Elle déchire la page et me le tend avant de descendre de la rame.

Le dessin dans ma poche. La radio dans les oreilles. Le monde dans ma tête. J'entends le temps. Je le laisse se déployer, deviens poreuse. Bonheur tranquille. Poids du corps. Bruits dehors. Silence dedans. Un temps pour oublier. Suis-je en moi ?

Correspondance. Se lever. S'extraire. Descendre. Suivre la foule compacte dans les couloirs. Odeurs nauséabondes. Enfin le quai. La rame entre en station. Sonnerie. Les portes se ferment. Comme on est serrés dans ce métro. J'ai du mal à respirer. Encore une marche et c'est l'asphalte, le rue retrouvée.

Le soleil est à la porte. Odeur des feuilles mortes. Une mouette tourne au-dessus de la Seine. À la porte de la peau, presque chaud. Froidure d'automne. Laine sur peau. Soie sur peau. Au chaud du corps, au chaud du cœur. Paroles endormies. Écrire. Il faut écrire, encore. Faire advenir l'histoire emmurée derrière tous ces dessins. Les années ont passé, pas les souvenirs. Il faut que les événements aient lieu une deuxième fois.

La fenêtre

Juste une barre de métal, la barre d'appui de la fenêtre du petit appartement où j'ai passé mon enfance. Dans mon dos, je savais tout des pièces, de leur agencement presque immuable, des proches qui les habitaient et de ce qu'ils faisaient. C'était rassurant, chaud, intime. Le canevas d'une enfance dont je brode aujourd'hui les couleurs.

Mais pourquoi cette fenêtre ? Elle était souvent ouverte. La façade de l'immeuble, plein sud, était inondée de soleil. Ainsi, il m'arrivait de lézarder au soleil, la tête appuyée sur mon avant-bras, léchant un coin de peau, me respirant, me goûtant. J'appréciais alors de ne rien faire, rien faire d'autre que penser, immobile. C'était la frontière entre « la maison » et la rue, plus exactement le ciel, le domaine des pigeons riverains. Parfois, l'un d'eux traversait d'un vol rapide la rue, en-dessous de moi - nous habitons au quatrième - se détachant d'une corniche et battant l'air de son vol lourd à grands coups d'ailes. J'aimais m'imaginer sur le dos de l'oiseau, sentir son plongeon vertigineux vers le trottoir ou cette montée vers une gouttière. Je ne souffrais pas de vertige car la barre d'appui de la fenêtre était suffisamment haute pour retenir mon corps.

Devant, de l'autre côté de la rue, un immeuble de deux étages. Plein cadre sur le toit de zinc, les cheminées, les chats (et ces oiseaux en leur absence). En arrière de ce toit, le mystère de rues invisibles dont seuls les murs, quelques fenêtres permettaient d'inventer un paysage possible.

A gauche, car notre immeuble était en bout de rue, le domaine des morts, le cimetière. Son mur de pierres meulières, ses arbres dont je voyais les feuillages et entre eux, j'imaginai le gris des tombes. Je n'étais, dans ces années-là, jamais entrée dans ce cimetière.

Donc, cette fenêtre et juste derrière moi, la table à tout faire : repas, devoirs, lecture, couture, repassage... Mon frère et moi avons inventé une cabane sous les pieds de la table, bien cachés par la toile cirée qui la recouvrait, nous étions occupés à démonter tout ce qui nous tombait sous la main : réveils, jouets, emballages, cartons.

Derrière la table, le lit des parents. Les nôtres, pliants, étaient repoussés contre les murs dans la journée. Pas de canapé à l'époque. C'était plutôt rudimentaire. Chaises, table, lits, chiffonnier, armoire à glace dans laquelle étaient rangés les draps si bien repassés, parfumés de lavande. Nous avions peu de jouets, pas de coffre à jouets. Quelques livres rendus inaccessibles par les collections de timbres de mon père qui faisait sécher les timbres décollés entre leurs pages. Seul le Larousse était accessible. J'en connaissais toutes les illustrations, les planches encyclopédiques, les drapeaux du monde entier et les croquis d'anatomie.

Derrière le mur de cette pièce, la cuisine. Autre univers, autre fenêtre – au nord – condamnée en partie par un rangement bricolé par mon père pour les légumes et la boîte à fromage. Il y avait rarement du soleil.

J'aimais cette pièce quand ma mère y cuisinait. C'était alors, une fête d'odeurs mais aussi de chansons car elle chantait toujours en cuisinant ou en lavant la vaisselle avec des cristaux de soude.

Mais revenons à ma fenêtre préférée. Je crois que c'est en appui sur cette barre que j'ai construit tous mes rêves. Un futur que j'avais bien du mal à imaginer tant la nasse de ce quartier ouvrier n'ouvrait que sur des emplois modestes et locaux. Le seul bonheur : pas de chômage dans ces années-là.

Mais voilà, j'avais envie de migration comme mes pigeons (enfin je les imaginais « migrants »).

J'ai rêvé, là, de somptueux voyages, de mariages princiers, de chevaux galopant, crinière au vent, de sables du désert.

J'habitais une frontière entre rêve et réalité, en plein milieu d'un espace sans épaisseur, un espace de voyageur immobile.

Le soir, mon père fermait les volets de bois, en se penchant au-delà de la zone de sécurité car leurs attaches, sur la façade, ne m'auraient pas été accessibles.

Quand il les refermait, c'était protecteur. La boîte à dormir était close, les lits dépliés, les abatants de la table baissés. La pièce était alors partagée entre l'espace des parents et le nôtre par la table repliée et les chaises. Espace qu'il fallait franchir pour aller dans la cuisine, où la nuit, un seau de métal émaillé, évitait de sortir sur le palier où les toilettes d'étage étaient accessibles.

La nuit, mon perchoir ressemblait à une cage à oiseaux recouverte d'un tissu pour qu'ils dorment et se taisent. Je ne voulais pas dormir. Je regardais ce décor éclairé par la lumière du réverbère proche, filtrée à travers les persiennes et les rideaux. Tout était alors fantastique : un pays d'ombres mouvantes car mes paupières se fermaient malgré moi. J'entendais les corps respirer, mon père ronfler et, en bas, dans la rue, les talons des chaussures claquer joliment sur l'asphalte du trottoir. J'imaginai que mon lit décollait comme un avion, traversait l'espace et naviguait au-delà de mon domaine familial. J'étais en apesanteur. Puis le sommeil me prenait toutes mes rêveries et les remplaçait par des rêves sur lesquels je n'avais aucune prise. Ma fenêtre y apparaissait, parfois. Je devenais oiseau, me perchais sur la barre d'appui et m'envolais très haut, très loin.

Aujourd'hui, j'habite au quatrième étage, plein sud, d'un immeuble calme dans un autre quartier de Paris. J'ai troqué Montmartre contre Montparnasse. La porte-fenêtre s'ouvre sur un balcon. Quand je m'appuie à la rambarde, c'est la fenêtre d'autrefois qui vient à ma rencontre. Au loin, il y a les toits de zinc, et sur les antennes... les pigeons. Comme si, mystérieusement, de déménagement en déménagement, je m'étais rapprochée de mon nid d'enfance.

Aujourd'hui un canapé proche de la fenêtre, me permet de lézarder au soleil, même en hiver. Et là, je suis tellement bien que les livres me tombent des mains. Je reste immobile entre rêverie et endormissement, à peine plus tard que dans cette mémoire d'enfance.

Mes poupées et mon ours en peluche dépenaillés n'existent plus. Ils ont fait place à ceux, serrés dans un panier, de mes grands petits-enfants.

Je retourne parfois dans ma rue d'enfance, mon quartier d'alors. Je passe devant l'immeuble, lève les yeux vers la fenêtre me demandant qui habite maintenant, là ? Je ne suis plus jamais montée au quatrième par

l'escalier aux marches de bois. Il y a maintenant un code à la porte d'entrée et c'est bien, ainsi.

Comme le château de la Belle au bois dormant, les broussailles du temps ont rendu son accès interdit.

Christiane